

## **Henchir Chehoud-el-Batal (ABITINA)**

### **RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES**

|                                     |             |
|-------------------------------------|-------------|
| <b>Edmond PELLISSIER de Reynaud</b> | <b>1853</b> |
| <b>Victor GUERIN</b>                | <b>1860</b> |
| <b>Gaston Vuillier</b>              | <b>1896</b> |

**Auteur: Victor GUERIN (1821-1891)**

**Titre : Voyage archéologique dans la Régence de Tunis en 1860**

**Publication : Paris. H. Plon, 1862**

### **CHAPITRE VINGTIEME**

#### **Henchir Chehoud-el-Batal**

A quatre heures de l'après-midi, nous redescendons la colline dont Slouguïa occupe le sommet, et à quatre heures quinze minutes, nous franchissons à gué la Medjerdah. Notre direction est celle du nord, puis du nord-est.

A cinq heures trente minutes, nous rencontrons quelques ruines peu étendues dans un endroit appelé Chehoud-el-Batal (les faux témoignages). Cette dénomination provient d'une légende singulière des Arabes au sujet de cet henchir. A les en croire, les gros blocs qui jonchent le sol sur ce point seraient autant d'hommes, de femmes et d'enfants pétrifiés sur place pour avoir porté un faux témoignage.

---

**Auteur: Edmond PELLISSIER de Reynaud**

**DESCRIPTION DE LA REGENE DE TUNIS**

**Paris, Impr. Imperiale, 1853**

### **CHAPITRE II**

#### **La région du Nord**

Au-delà d'Henchir-Rouirat, on traverse deux torrents considérables, l'Oued-Zeboudj et l'Oued-Mani, affluents de gauche de la Medjerda. A partir du premier de ces torrents, le sol est couvert presque partout d'un taillis d'oliviers sauvages, de pins d'Alep et de nérions. En sortant de ce bois, on laisse à gauche deux tombeaux dits Faux témoignage (Chahad betel), où furent inhumés, après avoir été suppliciés, deux faux témoins sur le compte desquels existe dans le pays une légende, et l'on arrive, après avoir traversé le Medjerda par un gué facile, au petit village de Seloukia, bâti sur un monticule de la rive droite.

---

**Auteur: Gaston Vuillier**

**LA TUNISIE (illustrée par l'auteur). Année: 1896**

Je quitte Medjez-el-Bab par la plus idéale des matinées. Amor a demandé à son père la permission de m'accompagner jusqu'à TébourSouk, elle lui a été aussitôt accordée et le voilà joyeux comme un enfant. Ils étaient tous là, à l'heure matinale, toujours bons et prévenants. Je souriais et pourtant je les quittais à regret, laissant quelque chose de moi dans cette maison si cordiale, si noble et si simple. Il semble que la vie vous blase, car on passe à travers les indifférents, indifférents soi-même, mais le cœur bat et la gorge se serre quelquefois en disant adieu dans un sourire des lèvres.

Nous courions sur une route, dans la plaine, au grand soleil du matin. Tout était frais et rose. C'était l'épanouissement des choses sous le ciel. De toutes parts voletaient des geais bleus, au brillant plumage, ils ne s'effarouchaient pas et nous regardaient, perchés sur des buissons tout près de nous. Les oiseaux étaient innombrables, ils traversaient le soleil en jets de pierreries. C'étaient les tourterelles rosées au collier noir, les loriots au plumage d'un jaune éclatant et d'un sombre velours, le joli chasseur d'Afrique, corseté de bleu comme nos beaux cavaliers et dont les couleurs s'irisent du même éclat moiré que les martins-pêcheurs de nos ruisseaux. Mais il y avait surtout les geais étincelants d'azur et d'émeraude. J'étais toujours muni de la carabine que j'eus la velléité d'armer un jour sur la route de Monastir pour tuer des flamants et que j'avais aussitôt mise de côté. Ici, dans cette fête du matin, je songeais encore bien moins à m'en servir. Cependant, sous les rayons plus ardents du soleil, les beaux oiseaux s'étaient enfuis, regagnant les bords de la

rivières ou l'ombre des bois et nous allions sur la route d'une aveuglante blancheur, privés de l'escorte charmante qu'ils nous faisaient. En dépit de la chaleur, Amor était toujours joyeux. « Vois-tu, me disait-il, si tu étais resté davantage dans la maison de mon père, je t'aurais conduit un jour dans un endroit que je connais, près d'ici, qu'on appelle Chehoud-el-batal. Là, tu aurais vus des hommes, des femmes et des enfants de pierre, allongés sur le sol. Il y en a toute une foule entassée. Ils ressemblent aux autres pierres des ruines, car ils n'ont ni visages ni bras, ni mains, mais on dit que ce furent des êtres changés en pierres par Allah pour avoir porté de faux témoignages. »

---

**Source: Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques. Année: 1907**

M. Morand, propriétaire à Choud-el-Batel, près de Medjez-el-Bab, continue à faire de curieuses découvertes. M. Louis Drappier, de la Direction des antiquités, a copié dernièrement chez lui deux textes de valeur:

